

# UNMASKED — quelque chose a tremblé

JOURNAL DU TOURNAGE  
Milène Tournier



# JOUR 1 L'HASHIGAKARI

## Les récits qui raniment jusque l'odeur

Une chaise pliante, pouvoir partir alors, aller ailleurs, vagabonder nomade, le lieu sera surtout un instant. Des retrouvailles. La rencontre était avant, était il y a un an. Demeure, encore, la pudeur. Au jardin de l'observatoire, se regarder. Pouvoir rouler, pouvoir danser. Chanter miracle. Mordre bête. Le canevas (regarder arriver, poser trois questions, regarder partir) est pour que l'œil fasse la prairie, où tombe le monde, en arène ou village, en jungles ou plaine. Les deux chaises et l'allée derrière, comme l'hashigakari du théâtre No, cette passerelle qui permet aux acteurs de passer des coulisses au-devant, d'arriver. Ce temps long d'arriver. Mais là, se le garder pont possible, à ce point possible qu'il sera tout le fleuve. La bande arrière, la cour de récréation ou la chambre verte de l'inconscient.

J'étais heureuse, soulagée, de ne pas devoir parler. Que soit convenu que je ne parlerai pas - et qu'alors parler soit possible. Cette liberté, échapper à la pression de devoir formuler une réponse qui soit plus sacrée que celle d'une conversation, ou bien elle ne vaudrait pas d'être filmée, mais aussi rapide qu'elle, pour demeurer réponse. Là, dégagée de cela. Répondre, évidemment, mais autrement.

Toi qui pries je crois.

Je te regarde et me dis : je pense qu'il prie, qu'il est en train de prier. Comme on regarde le lézard et on sait qu'il ne dort pas, on soupçonne et sent qu'il fait autre chose.

Toi qui romps le silence par un aphte. Un aphte sous la joue, qui hier t'a poussé petit souci rose.

Et toi qui as édicté les règles, et alors inventé le jeu, tu es la même qui aussitôt les questionnes : la vérité ou pas ? Pour que vérité puisse être celle de la chair retombant après le saut, ou celle difficile à dire voire penser, mais qui peuple, même absente, peuple.

Et soudain, le son d'un télescope. Comme litanie d'un moine bonze en plein l'après-midi.

Ou comme si le toboggan métallique qui chauffe, et où ne s'aventurent pas les quelques enfants, qui plutôt lui tournent autour, devenait didgeridoo.

Et toi, qui dances. La danse, où pouvoir choisir soi, de sursauter.

Le jardin comme un endroit où on doit être si on y est, l'insecte qu'il faut laisser sur le bras s'il n'est pas ailleurs.

Les récits qui raniment jusque l'odeur. Et quand tu racontes ta vengeance d'enfance, ta survie d'enfant, de mettre les mules d'une vieille au fourneau, ça sent le grillé, soudain.

Toi, les pogo ou les étreintes, encore. Encore dégringoler, si c'est être serré, encore tomber si c'est dans des bras et protégé.

C'est vrai que les caméras s'oublient. Elles sont là comme deux oiseaux chacun sur son perchoir, aux balcons des dames sourdes qui aiment les regarder chanter.

## JOUR 2

### COMME HIER ET PAS COMME HIER

Le cercle à peine brisé pour qu'on y puisse entrer. Un cirque à son minimum, avant les clowns et les gladiateurs, avant les bêtes et les hourras. Seulement les pierres. Et si l'on se forçait un peu on pourrait oublier qu'elles ont été humaines et les imaginer un signe extraterrestre, près de l'Observatoire, ceux observés qui seraient arrivés s'agenouiller tout près de qui les observe.

Comme hier et pas comme hier.

Toi qui as les souvenirs des deux côtés du corps. Toi qui enterrerais des textes de femmes.

Toi pour qui les haltères sont un genre d'orfèvrerie.

Toi qui te fais une porte dans l'arbre.

Toi, le foin d'enfance.

Toi qui oses espérer la paix. Le banal et l'essentiel, la paix.

Toi qui montres à ta fille des odeurs, la lavande, en lui frottant la paume, pour qu'elle sente sa main, et, toute petite, ta fille souffle plutôt qu'inspirer - ce geste plus grand, de humer, mais la curiosité transmise.

La voisine de l'immeuble derrière le jardin de l'observatoire passe l'aspirateur. Anne, tu lui demandes : pouvez-vous différer ? Elle accepte. Le cinéma : cet aspirateur qu'on ne peut pas différer.

Plus tard, on crie, dans le film. Les immeubles autour répondent, s'inquiètent.

L'inquiétude : cette voisine pour laquelle on se penche l'après-midi par son balcon pour voir plus loin que son balcon.

## JOUR 3

### LE VOYAGE SANS RAIL

Il y a une coccinelle sur ton t-shirt, dans ton dos Loran, lorsque nous arrivons. Dans ton dos, comme être béni en secret.

Plus tard la même ou une deuxième viendra sur ta main, Anne. Parfois l'on a besoin que les bénédictions soient visibles, indubitablement données, qui peut-être ne l'ont pas été suffisamment avant. Tu aimes qu'elle soit là, sur ton doigt. Mais soudain tu sursoutes et crains qu'elle n'accouche ou meure, là, sur ta main, tu la vois qui semble muer, extirper par l'anus comme son propre squelette transparent sombre. Ça n'est que son aile, elle se prépare à s'envoler. Des coccinelles je n'aurais pas pensé qu'il y en avait vers l'eau. J'aurais dit des bêtes des champs. Des petites bestioles d'herbe. Comme avoir emmené un peu d'hier aujourd'hui, un peu du jardin à la plagette.

Chantier naval de Sète. Les chaises dans l'eau. Les bers pour remettre les bateaux réparés aux flots font comme deux rails qui meurent dans l'eau et entament autre chose, le large, le voyage sans rail, sans décision prise d'aller là où ici, l'inconnu, le vaste. Quelque chose d'un rêve. La fin des trajets humains, comme une ville abandonne ici son énième et ultime exuvie, et devient l'eau, devient la mer.

Je dis la mer. On me reprend : l'étang, Milène. L'eau, moi, c'est la mer forcément.

Les pieds des chaises dans l'eau. Nos jambes dans l'eau. Enfance. Et tout aura les jambes dans l'eau, toutes les conversations auront cette sensualité-là, ce soulagement de l'été par l'été, avoir les mollets dans l'eau.

Tu dis que tu aimes le désert. Le désert ou les vagues. Parfois tu fais le rêve d'une vague qui emporterait tout.

Tu parles du bus à travers le Maroc, pour deux fois l'an rentrer chez les parents. Les virages, les corps qui tanguent.

Les secousses du bus et puis celles de la terre. Tu refais le séisme d'Agadir, ici, le tremblement de terre dans la mer. Et puis tu ne peux plus : tu dis je suis fragile. Quelle force, ta fragilité dans l'eau.

Tu parles de ton cousin qui pendant que la terre tremblait était dans le ventre de sa mère et sa sœur à côté mourrait, qui deviendra un silence, qui sera comme un secret.

Toi, tu parles de ton fils, archéologue des mers. De cela qu'il ne faut pas jaillir de mer trop rapidement, ou ça s'émiette. De cela qu'il faut laisser où et comme on l'a trouvé, presque, pour ne pas aussitôt le perdre.

Tu parles des chansons que tu entonnais pour endormir, consoler ou amuser tes petites filles.

Le train passe. La voie ferrée n'est pas loin. Un jet ski passe aussi, que ni toi ni moi ne voyons. Nous nous regardons. Il passe au large, fait dans la mer arc en ciel couché. Comme faire au loin, en immense, ce que font nos pupilles, de tracer l'Est et l'Ouest, de se mirer l'une l'autre. Quand un train à nouveau passe tu le dis, les yeux un peu dans le vague : encore un train. Je pense à Tchekhov. Et une seconde tu es cette dame qui sans cesse et partout entend passer des trains qui depuis longtemps ne passent pas, ne passent plus. Tu m'éclabousses. Tu m'asperges. Je ris. L'on se vouvoie, toi et moi, mais l'on s'éclabousse.

À un moment je pars nager, loin, loin. Tu restes assise et parles. Quand je reviens, tu me dis : « petit poisson ». J'avais préparé dans ma tête la scène de revenir et m'asseoir, comme invisible, ton « petit poisson » est plus vrai que tout mon crâne.

L'ombrelle du tournage est partie avec le vent dans les vagues. Les micros HF déjà scotchés sur nos peaux, on l'a regardée s'éloigner, avec dans les oreilles, comme une hantise trop plausible, les recommandations de Nicolas, le preneur de son, « attention à l'eau, surtout pas les micros dans l'eau, qu'ils ne prennent pas l'eau, qu'ils ne la touchent pas ! ». On l'a regardée s'éloigner au large, coquillage devenu barque. Avec son manche en haut, comme cheval échappé d'un carrousel galope très loin de la fête foraine avec encore sa perche.

## **JOUR 4**

# **DEVOIR, LA TENSION, À UN MOMENT FORCÉMENT L'EXPULSER**

Les chaises. Comme deux animaux à quatre pattes dans l'eau, deux derniers animaux terrestres.

Une bande de terre avant les flots.

Comme Dakhla, le premier village après le désert - ou le dernier, si on est dans l'autre sens.

Tu dis que c'est drôle d'être face à face, la mer sous les fesses.

Tu parles de Nirvana, les doigts dans des algues. Est-ce qu'il y a plus grunge qu'une algue ?

Toi, tu voulais être présent à l'accouchement, couper le cordon ombilical. Cette longue algue là, par où, pendant neuf mois, tout passait, de ta femme à ta fille.

Toi, on s'offre des vagues.

Toi, tu cherches ton ami dans l'eau.

Toi, que Bella Ciao fait pleurer. Et tous tes récits abouchent en chansons.

Les vagues. Toutes différentes, et toutes revenantes. Avec leur force de tumulte épuisé. L'écume emphysème. Celui que toi, le travail t'a causé. Les vagues. Je ne sais pas pourquoi je pense cette femme, croisée il y a deux jours, on marchait avec Anne, la femme s'est appuyée à une vitrine et a crié et secoué ses poings, son torse, atteinte on a pensé du syndrome de gilles de la Tourette. Devoir, la tension, à un moment forcément l'expulser.

J'ai les genoux tout rouges. Rouges phare. Irradiée moi aussi des face à face, pas moins irradiée que tout le réel où s'enfoncent huit pieds que délicatement molestent les vagues, comme des petits frères et sœurs voudraient bien être du jeu, même quand le soir commence à n'être qu'aux grands.

Ils savent bien qu'il n'y a pas une frontière où tout deviendrait soudain sérieux, que ne se déchire pas l'eau en deux.

## JOUR 5

### ET ALORS LA DANSE

J'ai rêvé du tournage cette nuit, il y avait l'eau, je savais que c'était l'eau du film. C'est rêver d'une chose qu'on va faire le lendemain et qu'on a faite la veille, comme ne pas rendre la nuit à la nuit, poursuivre.

Le large

Chercher le ciel par la mer. Admettre profondément. Comme avaler sa propre respiration. Perdre jusqu'à père et mère et toute amarre. Admettre, comprendre, réaliser : la solitude. L'embrasser. L'enlacer.

Le bleu et l'oubli du bleu. Le vide. Et s'y confier, s'y remettre. Je me rends à toi, vide, quand justement il n'y a plus de toi figurable, éperdument le réel, vertigineux, inhumain, humain, et plus de toi, que ce destin emmêlé et commun de vivre et mourir, vivre souffle et peau, chair vie durant enfoncée dans ces souliers provisoires du corps, de l'âme - provisoire aussi je crois cette « notre âme » -, de la pensée, mourir, devenir cellule d'univers, molécule de roche inerte ou de l'ardente pupille féline qu'étrangement la nuit calme en la jetant aux aguets.

Avoir rejoint l'horizon et découvrir : ça n'est pas la mince ligne au bout qui depuis la côte nous écarquillait les yeux. C'est le plein cœur, et ça n'est plus les yeux, c'est plutôt s'aveugler du large que le regarder, plutôt vouloir l'avalier, le humer lampées, s'en inspirer, s'en encourager ou terrifier, que le regarder.

La ligne de vie qui court et rattrape les marins, les associe pour infiniment à leur coquille, par bourrasques. Cette ligne, cette guinde - comme « corde » ici est interdit qui rappelle trop qu'on s'y pourrait pendre - m'en entourer la cheville, pas pour qu'elle me sauve, mais pour coulisser avec elle, singe d'eau, proue éberluée et mobile, sauvage, plutôt qu'effigie.

Le large le remercier, et merci se fait à la salive coulante et ramassée, par torse, poitrine et pieds nus, merci d'être, justement où être ne veut plus tellement dire, où être n'est plus ce parpaing philosophal mais cette étreinte à l'immense qui embrasse en dérision notre propre ligne, et dérision est aussi notre grandeur : on n'est plus fille, plus fille maman de toi, et même si les flots quand ils ne sont pas encore les vagues me bercent et portent comme ton ventre l'a fait, plus fille papa de toi, et pourtant ici qui m'éloigne de toi m'en rapproche, tu serais terrassé pareil, coupé de souffle pareil, d'enivrer tes bras à la lumière, plus fille, mais devant bien, devant le mieux possible, au même titre que tout, mener la vie sur terre.

Et alors la danse, le corps jeté au vide pour y reprendre élan, parce que le large impressionne autant qu'il encourage, et intime de recommencer, tellement on n'aura jamais assez eu de lui, il n'y a pas de rassasiement possible, même la méditation ne

serait pas suffisante, parce qu'on le perd de l'atteindre, on l'atteint de le perdre. Meurtrie et lavée, pêcheuse et vue, absoute, humaine et vague, démolie et rendue, sans tri possible, sans le radin ou courageux secours du déni, et quoique terrestre il ait souvent autrefois permis de traverser, m'abreuver ici à la mortelle, éternelle mortelle, totalité, et m'y abreuvant réaliser comme j'en manquais, comme aux pires soifs ça n'est qu'une fois le gosier dans l'eau qu'on comprend : une minute de plus, l'on serait mort, l'on serait morte, on était peut-être morte depuis longtemps, qui n'avons que tenu.

La bénédiction fait vaciller, donnée en trombe. Une autorisation à exister, tu peux vivre, qui aurait l'allure et la bonté d'un devoir, tu dois vivre.

## JOUR 6

### EST ET OUEST REJOINTS

Les cigales entêtantes. Comme un deuxième silence, chaque seconde. On s'étonne de tant les entendre, on parle des films de Pagnol. Et puis on s'étonne de ne plus, de là-haut. Nicolas au son les a bien, sa perche forcément cueille leur infinie croisade, mais les HF restituent les voix, cigale un peu plus principale.

Le cimetière de Saint Étienne. Et son « point de vue ». Le dédale clair, vers le bleu. Limpide labyrinthe si c'est d'ouvrir son colimaçon vers les confins, le ciel en haut, le loin des tombes et des champs, le pic Saint Loup. Je pense à Delphes. La pierre marquée du centre du monde, là où se sont croisés les deux aigles, Est et Ouest rejoints.

À un moment il fait si chaud, on ose rêver d'une glace. La vie insolente, une glace. Pendant que bleuit la langue des morts, que se ratatinent ou gonflent leurs muqueuses. Lorsqu'avec Loran on regarde dans Google maps les possibilités autour, l'épicerie la plus proche s'appelle « Jours meilleurs ».

Quelques participants le demandent, « pourquoi ici, au cimetière ». Anne répond le vrai, qu'on y cherche la vie. Quand la question revient, Anne jure le vrai aussi, promis on en parle demain. La vie, pouvoir parler demain des choses qu'on fait aujourd'hui. Ne pas mélanger parler et faire, avoir des jours meilleurs ou simplement des jours suivants, le grand large d'un jour suivant.

Toi, dès que tu arrives sur la chaise, tu évoques les enfants morts. Les boudruches au-dessus des tombes la première fois que tu es venue.

Et toi la même qui juste après parles de ton arrière-grand-mère. De son surnom d'enfance indéfectible : Bobo.

Toi, tu meurs en bas des marches. Si tout escalier un peu large peut devenir le tréteau pour l'imagination de la mort, quand en tombant en bas d'une marche haute, on disparaît pour ceux plus haut.

Toi, toi et toi, qui les trois dites avoir le vertige quand Loran vous propose de descendre, et préférez passer par l'escalier qui décompose la marche haute en deux paliers.

Toi, tu n'as pas tes lunettes, alors mon visage est net mais flou au loin le Pic Saint Loup.

Toi tu dis que c'est un lieu chargé ici. Que tu es déjà venue mais jamais là. Ton père incinéré, tu n'avais pas poussé jusqu'aux tombes.

Toi tu parles du figuier d'enfance où vous pouviez grimper à plusieurs, comme un vaisseau, tu dis.

Et toi, qu'enfant tu avais grimpé dans l'arbre mais n'avais plus su en descendre, et quand il n'y avait plus eu de branches, tu t'es laissée tomber comme un fruit.

Toi enfant, tu ne dis pas à ton père être tombé du muret, parce que le muret était interdit. La chute qui est aussi une désobéissance.

Toi, que tu enterrerais trois livres. Dans des boîtes pour les protéger de l'humidité, plusieurs boîtes en enfilades, embaumement de poupée russe, ta capsule temporelle. Tu dis le titre de deux d'entre eux et le troisième te laisse la liberté de le choisir.

Et toi qui me retournes la question, ce que j'enterrerais. Je réfléchis et puis : une allumette, de quoi un feu. La lumière, tu dis.

Toi tu dis que la mort c'est la maison, c'est rentrer à la maison. À la maison là-bas. Et que des funérailles, un cimetière, c'est pour dire à bientôt.

Et que ton dernier cadeau fait, c'est chaque jour, la présence et le temps.

Toi, tu t'assois et dis que d'ici tout en haut on pourrait ne presque pas savoir où on est. Les tombes sont en bas. Des cigales chant retourné.

Lorsque tu imagines tes funérailles, tu imagines une fête, de la musique. Tu dis : comme quand quelqu'un meurt dans la fanfare, la fanfare joue. Un trou de tuba dans les cuivres, un trou de flûte dans les vents, et aussi aucun trou, la musique quand même, qui colmate. Ta fanfare tout seul en silence et telle douceur, sur les marches du cimetière, tes doigts muets sur ta trompette invisible.

Toi, tu le chantes, par Barbara interposée, tu te le chantes du dedans : « il ne faut pas revenir au temps béni de son enfance ». Ta joue émue. Une larme.

Toi, la même, qui juste après, joues au squash sur les marches du cimetière Saint Étienne. Le squash c'est le seul jeu où les adversaires sont à côté plutôt que face à face, tu dis. L'envie un peu illustrative mais réelle de tourner nos deux chaises, et après tant de face à face, essayer les hanches proches et le paysage en partage devant. Tu dis que le squash se joue en étoile, qu'il faut sans cesse revenir au centre pour ne jamais être plus loin d'un endroit qu'un autre, en fonction d'où atterrira la prochaine balle. Tout en bas les tombes, mille étoiles polaires, imperturbables et fiables, pour guider la marche éperdue des mages, mains tendues devant, comme aveugles, lourdes de myrrhe et d'encens, qui vont par nuit vers une naissance.

**Réalisateur et chef-opérateur** Loran Chourrau  
**Monteur-ses** Loran Chourrau, Anne Lefèvre  
**Dramaturgie & direction artistique** Anne Lefèvre  
**Écriture & interprétation voix off** Charles Robinson  
**Voyante Magnifique** Milène Tournier  
**Prise de son & mixage** Nicolas Sentenac  
**Bande son** Joan Cambon  
**Photo** Loran Chourrau

**Production** Le Vent des signes **Avec le soutien de** DRAC Occitanie, Ville de Toulouse, Conseil départemental de la Haute-Garonne, Région Occitanie, Le Gros Indien, Agence Unique Occitanie Culture/ Bureau de Tournage de Montpellier

**Remerciements à** Didier Delrieu